

RÉVOLUTION, TRANSITION, HISTOIRES DE RETOURNEMENTS, RETOURNEMENTS DE L'HISTOIRE

PAR

Louis BASLÉ

*Maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne
Chercheur au CREPPRA
Chercheur associé au CURAPP (CNRS)*

On esquissera ici quelques réflexions, jalons d'un développement qu'on espère à venir sur le destin curieux de la notion de révolution, qu'on rapprochera de celui non moins curieux de la notion de transition. On fera remarquer d'entrée de jeu que l'une est en train de se substituer à l'autre.

I - RÉVOLUTION, TRANSITION : ESQUISSE D'HISTOIRE SÉMANTIQUE

A) D'une révolution à l'autre

Le mot révolution signifie d'abord "*retour, déroulement, cycle*" et, en particulier, "*retour des âmes par la métempsychose*" puis "*retour périodique d'un astre à son point de départ*" [Rey 1990 p.1800b]. C'est donc tout naturellement que les partisans de Guillaume d'Orange, pour signifier l'entreprise de restauration et le retour à l'ordre tel qu'ils le concevaient, parlent de "*la Glorieuse Révolution d'Angleterre*" à propos des événements de 1688 qui leur apparaissent comme une restauration [Cottret 1988, p.11, p.27, p.69, p.170 ; Arendt 1963-1967, p.58-59]

Avec la révolution américaine s'opère un premier glissement, glissement consacré dans l'image désormais projetée par la geste révolutionnaire françai-

se. Pourtant, écrit Hannah Arendt, *“la révolution française et la révolution américaine... furent l'œuvre, dans leurs commencements, d'hommes fermement convaincus qu'ils ne feraient que restaurer un ordre ancien (...) Ils alléguaient en toute sincérité qu'ils voulaient revenir à l'ancien temps où les choses allaient comme elles devaient aller”* [Arendt 1963-1967, p. 59-60].

Mais ce que les fondateurs des Etats-Unis *“croyaient être une restauration, la reprise des anciennes libertés, se transformait en révolution”* alors que *“le mouvement qui menait à la révolution n'était pas révolutionnaire si ce n'est par inadvertance”* pour la bonne et simple raison que l'opposition entre conservatisme et révolution ne prend sens qu'après et à partir de la révolution française [Arendt 1963-1967, p.60-61]. Lorsque le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, annonçant la nouvelle de la prise de la Bastille à Louis XVI, récuse l'idée de révolte pour lui signifier *“Non, Sire, c'est une révolution”*, on est toujours dans la métaphore astronomique, *“mais ici, pour la première fois sans doute, l'accent est mis sur l'irrésistibilité du mouvement au détriment de l'inévitable mouvement rotatoire, cyclique”*. Ce mouvement, *“il n'est pas au pouvoir des humains de l'arrêter”* car *“il constitue une loi en tant que tel”* [Arendt 1963-1967, p.65].

Dès lors, place va se faire à l'interprétation imposée par les événements de France. On peut distinguer cinq caractéristiques :

1-/ La révolution est irrésistible car conforme à la nécessité historique : elle n'épargne rien ni personne, ami ou ennemi.

2-/ Elle produit, dans l'ordre politique cette fois et non seulement comme chez Galilée ou Descartes dans l'ordre de la nature, du changement radical, de l'absolument neuf.

3-/ Malgré son caractère providentiel, elle résulte *“de l'action et même de l'intention consciente de l'Homme, faisant intervenir le plus grand nombre”*.

4-/ Elle conserve cependant ce caractère providentiel, anonyme, quasi divin dominant et se soumettant ses acteurs, conformément à la conception hégélienne de l'histoire.

5-/ Finalement, il n'y a qu'une seule révolution qui se poursuit par delà régressions et contre-révolutions : la révolution doit se faire *“en permanence”* (Proudhon), *“être permanente”* (Marx, Trotsky) [Arendt 1963-1967, p.65]. Le mythe d'Octobre 1917, outre qu'il reflète l'obsession bolchevique du modèle français, ne fait que confirmer cette configuration imaginaire.

B) *Achèvement/inachèvement de la révolution*

De cette unicité et de cette permanence découle une double ambiguïté de la révolution : aux yeux de ses serviteurs les plus radicaux, elle est toujours inachevée tandis que d'autres, effrayés par le torrent révolutionnaire tentent de l'endiguer et de l'arrêter, au risque de grossir aux yeux de leurs adversaires les rangs de la contre-révolution. D'autres encore, tout simplement plus opportunistes ou évaluant mieux les contraintes, reprochent aux radicaux leur extrémisme qui les conduit "*objectivement*" à la contre-révolution. Ces phénomènes sont totalement étrangers aux révolutions anglaise et américaine, et pour cause, puisqu'il s'agit dans le premier cas de restaurer un ordre perturbé¹ ; pour le second cas, une fois établies la Déclaration d'Indépendance (1776) et la Constitution de 1787, la tâche est considérée comme achevée. De part et d'autre, et surtout pour ce qui est des Etats-Unis, on est allé plus loin qu'une simple restauration.

Quant à la révolution française, le coup d'arrêt thermidorien laisse ouvertes les interprétations. On peut, après R.A.Nisbet [Nisbet 1966-1984], en distinguer trois : celle des *radicaux* pour qui la révolution est inachevée, interprétations qui sera à la l'origine des *socialismes* ; celle des *conservateurs* ou plutôt des *rétrogrades* qui veulent revenir à l'ordre ancien et enfin celle des *libéraux* pour qui la révolution est acquise et achevée. Le dix-neuvième siècle français, dans son instabilité, reflète ce conflit triangulaire jusqu'à la naissance problématique de la Troisième République. La révolution russe ravive le phénomène et le mythe en les déplaçant et les retraçant. Cette fois, la triangulation se présente ainsi (avec une torsion lorsqu'elle passe de Lénine à Staline qui va la fixer pour longtemps) : les *vrais révolutionnaires* pour qui la révolution, bien qu'inachevée doit être conduite stratégiquement voire connaître des reculs et des pauses tactiques, les ennemis de la révolution ou *contre-révolutionnaires* et les *faux radicaux*, atteints de "gauchite", alliés "objectifs" de la contre-révolution : finalement, la triangulation se réduit à la simple division en deux, le centre occupant le seul vrai côté gauche. Pas étonnant puisque l'ennemi est ici le libéralisme.

La révolution russe va introduire une autre innovation, en permettant à une notion somme toute banale, notion çà et là reprise par Marx, de prendre une extension considérable au prix d'une déformation certaine ; il s'agit de l'idée de transition. "*L'anti-utopie utopique de Marx*" [Kolakowski 1978] lui interdit de penser le communisme et sa construction autrement que comme le négatif du mode de production capitaliste et de la société bourgeoise, par une sorte de métamorphose. L'entre-deux, ou le socialisme est donc une transition qui n'est représentable que dans l'univers du désir et du merveilleux, dans l'univers du temps "théologique". L'épaisseur temporelle de la transition n'est

1. Dans ce contexte, les radicaux anglais et écossais de cette époque ne peuvent, par principe, être considérés comme révolutionnaires.

pas pensable ni représentable dans le temps historique. Le refus de Marx de rentrer dans la cuisine de l'histoire est, tout compte fait, suspect. De ce fait, la transition peut tout aussi bien ne jamais finir. Plus même, la société bourgeoise avec son mode de production est elle-même transition de la forme primitive à la forme achevée de la communauté humaine. Les marxistes-léninistes, pour loger leur expérience entre temps historique et temps théologique vont étirer l'idée de transition, faisant d'abord du socialisme un stade consistant, caractéristique, un vrai mode de production à quoi on accède par une transition et dont la fin, le communisme est une ligne d'horizon qui fuit à mesure qu'on "avance" dans le développement socialiste : selon l'heureuse expression de C.Castoriadis, la transition est une poupée russe qui en cache une autre... à l'infini. On sait ce qu'il est advenu du "socialisme avancé". Mais nous anticipons. La transition permet de passer de l'inachèvement à l'étirement, l'inachevabilité de la révolution.

II - L'ORDRE LIBÉRAL OU LA SOCIÉTÉ CIVILE ET ÉCONOMIQUE DES HOMMES SANS MAÎTRES ET SANS ESCLAVES

A) Les caractéristiques politiques et économiques

On ne reviendra pas en détail sur les caractéristiques utopiques et normatives de cet ordre social déjà développées dans une autre contribution à ce recueil [Baslé 1997]. On insistera ici sur deux points : la profanation ou le désenchantement du monde et la triangulation qu'elles ont entraînées. La profanation du monde peut être décomposée en phases : le monothéisme dépeuple l'univers de tous les encombrements divins, numineux et autres et rend le monde consistant, objectivable et appréhendable. Le Dieu terrible et jaloux puis le Dieu d'amour connaît quelque aventure : certes, il s'intériorise de plus en plus dans les reins et les coeurs mais, pour ce qui est du monde sublunaire, pis de la cité et de l'agora, il perd progressivement sa superbe régalienneté. C'est d'abord un monarque constitutionnel, puis un dieu horloger qui se cache de plus en plus dans son œuvre pour finir par s'y dissoudre. Le résultat en est que les modèles du monde, de l'homme et de la société (surtout les modèles à visée scientifique) ainsi que les référents publics de l'agir n'ont pas besoin de cette hypothèse, laquelle peut faire l'objet d'options personnelles, ce qui est bien un comble pour un Dieu, unique ou non ! Parallèlement, advient l'individu, ses passions et ses droits tant par le biais des nouvelles conceptions du droit naturel développées par Hobbes, Locke et d'autres que par un abord plus sensualiste de l'humain comme chez Hume et Adam Smith. "*L'avènement de l'individu*" conduit à "*la découverte de la société*" [Gauchet 1979] non plus comme être moral, comme communauté ou corps politique mais comme objet susceptible d'observation, d'analyse car soumis comme la nature, à des régularités, des lois de fonctionnement. Mais cette "découverte" ouvre plus de questions qu'elle n'en règle, en particulier quant aux relations entre liberté

humaine, moralité et ordre (naturel ou non) de la société. Il n'est pas supportable, pour l'Homme, de découvrir au moment même de son émancipation et de sa majorité, qu'il ne maîtrise pas son être et son devenir ensemble ; il n'est pas non plus admissible de s'abandonner aux faiseurs de révolution. La profanation conduit à la triangulation : le libéralisme comme représentation d'une société civile et "commerciale" d'individus sans maîtres et sans esclaves (dont on notera que l'anarchisme libertaire n'est qu'une radicalisation imprudente) est la vision congruente à ce que nous avons désigné par la profanation du monde. Mais il se trouve immédiatement en butte à la double critique des rétrogrades et des radicaux. Les premiers ne supportent pas le libéralisme politique, en particulier l'individualisme de la "*liberté des modernes*" (Benjamin Constant) et les seconds tiennent que l'émancipation doit, pour être complète, aller jusqu'à la maîtrise totale et commune des jeux économiques : l'ordre politique et l'ordre économique sont donc soupçonnables, à peine exprimés et tant bien que mal développés. En outre, la critique de l'un par les contre-révolutionnaires n'exempte pas de la critique de l'autre, et réciproquement pour la critique socialiste. C'est dire finalement que l'ordre libéral n'échappe pas aux contradictions, aux incohérences, aux impasses aporétiques.

B) Les apories et les contradictions

On insistera ici sur deux points, l'absence de référent extra-humain et les interférences contradictoires de l'individualisme libéral.

L'absence de référent et son corollaire, la liberté de conscience entraînent l'absence de consensus (au sens fort de conviction commune, tel que l'entendait Auguste Comte) et même l'interdit de toute position de magistère à propos des points de vue individuels sur les questions religieuses, éthiques ou philosophiques dans la mesure où elles ne contredisent pas les bases philosophiques et morales de la définition libérale de l'individu et de ses droits. Il y a suffisamment d'exemples d'utilisation paradoxale sinon perverse de la liberté de conscience, des commandos anti-avortement en passant par le négationnisme et la question des sectes pour qu'il n'y ait pas besoin d'insister. Il reste de l'absence de référent que les hommes savent désormais qu'ils sont condamnés à l'ordre/désordre dont ils sont les producteurs et les produits et non les maîtres.

La demande conjointe de **liberté, égalité et sûreté** est dans une large mesure incohérente et contradictoire. La **liberté** est ici celle des modernes : elle signifie surtout la *libération* des contraintes et tracasseries du fait non seulement du Prince et du Léviathan, mais aussi des semblables. Le risque est grand d'un balancement entre la désertion et le repli sur la sphère privée (*exit*) et la protestation intéressée (*voice*), au risque d'une distension voire d'une quasi disparition du lien politique. L'**égalité** et plus largement la justice sociale et l'équité sont mises à mal par l'exercice même de la liberté économique. Mais il y a plus : l'individualisme économique strict interdit de définir

un intérêt général, car on ne peut additionner des préférences individuelles incompatibles et incomparables ; cependant, tout exercice de cette liberté économique individuelle suppose des arbitrages faisant appel aux utilités ou désutilités collectives et la mise en oeuvre de logiques sacrificielles [J.-P. Dupuy 1992]. Quant à la sûreté, elle suppose un minimum d'organisation et d'intervention collectives attentatoires à certaines franchises et libertés. Elle suppose aussi qu'un seuil critique de non agression soit atteint, et cela de deux manières assez contradictoires : soit par l'intériorisation des normes de non-violence et par conséquent le respect sans coercition des règles de la vie en commun par des individus vertueux et altruistes ; soit par la peur du gendarme et le calcul rationnel de la balance de l'utilité d'un comportement de tricherie et de violence et de la désutilité de la punition pondérée par sa probabilité. Comme l'exprime le sens commun, si tout le monde triche et agresse, l'honnêteté et l'irénisme deviennent héroïques pour ne pas dire suicidaires, tant il est vrai que la sûreté est un bien collectif produit et détruit solidairement par tous et chacun, comme la monnaie.

En fin de compte, on ne sait pas vraiment quels sont les opérateurs réels de socialisation et donc de formation et destruction du lien social ; à ce sujet, tout a été mis en avant et critiqué : passions ou raison, vices ou vertus, commerce intéressé ou civisme oblatif, etc. Le risque est ici ce que J. Baechler appelle la *privatisation*, c'est-à-dire le "*repliement sur des groupes très petits, tellement petits que les citoyens risquent fort de perdre de vue le groupement suprême auquel ils sont subordonnés*" ce qui conduit à la *dépolitisation* soit le fait, pour les citoyens, de percevoir la communauté politique "*comme une société parmi d'autres, à laquelle ils adhèrent par intérêt*" [Baechler 1985 p. 157]. Privatisation et dépolitisation entraînent une disjonction entre les conduites actives contribuant ou non à la *Richesse des Nations* et les conduites passives d'accès aux jouissances et commodités du *Disneyland* planétaire.

III - LA DÉMOCRATIE DE MARCHÉ OU LE PRÉSENT SANS FUTUR

A) *Le passage obligé*

Ce qu'on appelle à tort plus qu'à raison "la pensée unique" c'est simplement le sentiment d'évidence que "le temps du monde", le présent comme champ obligé de l'agir est informé par le modèle invisible suivant, modèle invisible normativement contesté, empiriquement contestable, mais modèle terriblement efficace qu'on pourrait résumer ainsi : la démocratie de marché comme société civile mondiale. Comme tout mythe, il révèle et cache. Il révèle que, avec leurs contradictions, paradoxes, incohérences et apories, les effets de la profanation du monde sont toujours et plus que jamais actifs. Il cache les formidables dissonances qu'il induit ou qui tentent fort mal de se dissimuler sous ses oripeaux, dissonances qui font les délices des esprits forts et critiques

: l'ordre libéral s'est développé et se développe en se trahissant, l'ordre libéral nourrit des ordres non libéraux et s'en nourrit. Mais l'ordre libéral, si impossible, si désespérant qu'il soit, l'ordre libéral n'est pas contournable sauf au prix de catastrophes historiques, catastrophes dont on est tenté de se demander s'il n'en est pas à l'origine. Peut-être cela explique-t-il, entre autres facteurs, la patience des populations soumises aux affres et aux délices de la prétendue transition, patience assortie de résignation et d'opportunisme face à la dure réalité, patience teintée de méfiance et de scepticisme envers le monde politique !

B) La révolution enfin achevée

La révolution est faite, achevée, derrière nous. La conviction est partagée dans les couches dirigeantes occidentales que l'ordre libéral doit être rétabli là où, par aberration, il a été provisoirement supprimé, selon une logique de transition "inversée" et qu'il doit advenir là où l'on n'est pas encore à l'heure, la transition se substituant au développement. C'est le triomphe de la "Glorious Revolution", de la révolution américaine et des Girondins sur les mythes montagnard et bolchevique. La révolution s'appellera désormais transition c'est-à-dire le retour ou le passage à un ordre où "les choses vont comme elles doivent aller". En l'affaire, le futur comme espérance, horizon, patience et sens a disparu : nous sommes dans le présent du monde, l'éternel présent sans espoir et sans durée autre que la transition pour ceux qui ont fait un détour ou pris du retard. Difficile de mobiliser là-dessus dans le pays de la révolution de 1789 et du recours systématique à un Etat omnicoompétent.

C) L'ordre immanent et ses critiques

L'ordre libéral affiche son immanence, sa sécularité ou son "intramondanité" au sens wébérien du terme, ce qui lui donne sa force d'intimidation alors même que la dépolitisation et la puissance des flux économiques contribuent à affaiblir la légitimité des Etats et du politique. Tout cela contribue à faciliter et susciter la répulsion et la révolte des perdants et des clercs faiseurs de sens. Répulsion et révolte prennent des formes diverses. La gauche critique (entre autres, Bourdieu) n'a plus de modèle hors le refus de ce qu'elle perçoit comme l'inacceptable au risque de soutenir des mouvements sociaux défensistes et catégoriels ou d'être tentée par les micro-actions directes. Ce qui reste de communisme oscille entre réformisme opportuniste (comme en Europe de l'Est mais aussi çà et là en Europe de l'Ouest) et despotisme cynique et pragmatique (comme en Chine) ou sénile (Cuba, Corée du Nord). Les derniers clercs marxistes qui n'ont pas jeté la dialectique aux orties peuvent, enfin lestés des contraintes, responsabilités et loyautés encombrantes, s'adonner aux délices du radicalisme analytique et critique, sans que cela gêne qui que ce soit. La décomposition ou l'affaiblissement du nationalisme tiers-mondiste ainsi que du

soviétisme et la mondialisation provoquent solidairement le surgissement de réactivités communautaristes et religieuses.

D) Les aventures du passager clandestin

Plus largement on assiste à des processus contrastés. L'individu "post-moderne" occidental décrit à l'envi depuis une quinzaine d'années dissémine ses clones un peu partout. Cet individu réclame ses droits, exigeant d'accéder immédiatement et privativement au Disneyland réel et "virtuel" dans une société fractalisée qui distribue avec toutes les apparences de l'arbitraire qualifications soudaines et précaires et disqualifications brutales : le performant et le SDF, le dealer et le désaffilié, le passager clandestin et l'utilisateur zappeur et rouspéteur sont les différents types du même individu caractérisé tour à tour par la flottaison, le repli solipsiste, le besoin de s'impliquer et le goût de l'exploit gratuit et solitaire. Curieux, cet individu s'estimant individuellement plutôt heureux et collectivement malheureux, en une remarquable inversion de l'ordre totalitaire. Curieuses, ces nostalgies d'un passé qui avait un avenir, révélant tout à fois la difficulté de vivre le désenchantement du monde, l'inconscience des contraintes et des servitudes d'un monde religieux et l'accoutumance toxicomaniaque aux nombreuses jouissances du monde post-religieux à l'abri de plus en plus précaire d'une protection sociale vermoulue. L'idée de "passager clandestin" est décidément une idée fertile. On peut l'éprouver au moins à deux titres. Vouloir tout à la fois sécurité et absence de contraintes, solidarité et protection communautaires et privatisation, liberté intellectuelle et artistique et assurance de sens, désengagement ou dépolitisation et vie politique riche animée par des responsables vertueux, cela correspond à une attitude de passager clandestin. De même que reprocher à l'Union Européenne de n'être qu'un club de technocrates froids et utiliser cette même Europe uniquement comme une société d'assurance et de commerce.

L'idée de transition à la démocratie de marché, inversion de l'idée marxiste, avait fonction de fournir a posteriori sens et légitimité à un processus subit, soudain et insensé, l'autodésintégration du soviétisme. En fait, elle apparaît aux acteurs comme un processus subi et désormais sans signification. De ce fait, sont dévitalisées ce qui pouvait rester de passions constructivistes et collectives, de passions positivement politiques. Restent trois issues : la défection et le repli solipsiste et amer du passager clandestin ou du désaffilié, l'entreprise légale ou illégale (voire criminelle) pour accumuler richesse et puissance, la réactivité ethno-nationalitaire et religieuse. Le futur nous a fait faux bond. On ne peut parler de transition à un présent déjà là et qui n'a d'autre légitimité que de s'imposer, sauf à admettre que les "oubliés" de l'Amérique sont en transition, que tout, finalement, n'est que transition. C'est vrai et cela ne nous avance guère sauf à nous conduire à notre issue commune, la mort et surtout à son au-delà dont nous ne pouvons et ne devons rien dire sur la scène publique. L'idée de transition voulait rassurer par la garantie d'une "happy end" : elle

ne permet que de classer bons et mauvais élèves selon des cartes idéologiques et cognitives qui en valent bien d'autres. En revanche, il n'y a pas transition mais de multiples transformations plus ou moins chaotiques dont les issues sont largement imprévisibles. Le modèle utopique et normatif libéral et la postmodernité, se mondialisant enfin, subissent des interférences avec d'autres ordres normatifs ce qui, à coup sûr, provoquera des hybridations, des syncrétismes, des réorganisations chaotiques. La révolution est accomplie, terminée. Les transformations ne font, elles que (re)commencer. L'histoire continue.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARENDDT, Hannah, *Essai sur la révolution*, Paris, Gallimard, 1967 [orig. amér. 1963]
- BASLÉ, Louis, "L'économie politique et le désordre" dans CURAPP, *(Dés)ordres*, Paris, PUF, 1997 (ce volume).
- BAECHLER, Jean, *Démocraties*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- COTTRET, Bernard, *La Glorieuse Révolution d'Angleterre - 1688*, Paris, Gallimard-Julliard, Coll. "Archives", 1988.
- DUPUY, Jean-Pierre, *Le sacrifice et l'envie*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.
- GAUCHET, Marcel, "De l'avènement de l'individu à la découverte de la société", *Les Annales E.S.C.*, Mai-Juin 1979.
- KOLAKOWSKI, Leszek, *L'esprit révolutionnaire*, Bruxelles, Ed. Complexe 1978.
- NISBET, Robert A., *La tradition sociologique*, Paris, PUF, 1984 [orig. amér. 1966]
- REY, Alain (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la langue française*, nouv.édit. Paris, Dictionnaires Le Robert, 1995